

### Les moutons de son cœur :

J'aimais tant la bergère du village que je ne pouvais définir ma propre existence que par son nom. J'avais dressé le cénotaphe de ma raison, et m'étais perdu dans les plus larges abîmes de mon cœur, laissant mes sentiments m'emporter toujours plus loin. Elle était la clarté du chaos destructeur, qui m'arrachait le bonheur des mains lors de mes épreuves, belle, du fond des yeux jusqu'au bout des lèvres, de son corps jusqu'à son âme. Je ne pouvais me démailler des pensées qui me tournaient autour et étaient peintes de ses couleurs, parfumées de son odeur, saisissantes et douloureuses. Les habitants du village, plus particulièrement mes voisins, qui avaient l'habitude de me voir cueillir de grandes quantités de baies le long des sentiers, avaient de nombreuses fois voulu me résonner, parlant de mon amour comme un virage, une erreur qui m'aveuglait et effaçait une à une mes priorités. Mais je me relevais le panier pleins de myrtilles et de groseilles à la main, me tenais sur mon séant, le plus droit et le plus haut possible, tentant par tous les moyens de me raccrocher au peu d'amour-propre que je m'étais laissé. Mon intérêt pour la bergère s'était insensiblement retourné contre ma dignité. Je me levais pour la bergère, affrontais le jour pour la bergère, me couchais pour la bergère, et affrontais la nuit pour la bergère, comme suivis par une maladie. J'étais malade de cette femme. J'en étais malade au point que j'étais persuadé que si mes yeux m'étaient arrachés, je demeurerais admiratif de sa beauté, que si j'étais privé de l'ouïe, son rire et sa voix parviendraient toujours jusqu'à mon cœur et que si l'on me tuait, mes pensées pour elle ne s'éteindraient pas avec moi, subsistant sans que personne n'en ait conscience.

Chaque samedi, je me rendais sur la propriété de la bergère, un panier de baie à la main que je portais jusqu'à la table de la cuisine, surplombée d'une nappe à carreau bleue et d'un pot de sucre. Derrière la fenêtre des achillées jaunes se balançaient doucement, saluant ma présence. La bergère chauffait du thé le dos détourné tandis que je choisissais les plus jolies baies que je disposais moi-même dans un bol en porcelaine. Une fois fais la bergère et moi sortions nous asseoir autour d'une table en bois qui avait vue sur le pré de ses moutons, à l'arrière de la petite maison, au beau milieu des achillées jaunes. Nous parlions alors de l'univers, puis des détails sans grande importance disait-on, bien que nous ayons du mal en ce monde, à finalement définir ce qui était ou non important, à défaut de disparaître et se laisser périr dans les mains de la déchéance. Les moutons, blancs comme neige, étaient craintifs, ne m'approchant jamais de trop près, essayant de humer à distance les fruits que je leur proposais. Je n'en avais jamais touché un seul, toujours sur leurs gardes ils détalait à une vitesse folle si je me levais ou éternuais un peu trop fort. Ils n'étaient pas si différents de la bergère, qui se gardait de me serrer la main, de soutenir trop longtemps mon regard ou voir que mes sentiments étaient là, et que chaque samedi, je les lui apportais. L'aspect ordurier de l'amour et de ce que ses yeux avaient autrefois vu des hommes avait par la suite empêché n'importe qui de prospecter en son cœur rien qu'un fil d'affection pour eux. Elle avait inconsciemment frappé de proscription les hommes, désormais interdits de s'immiscer dans ses pensées et se mêler à son âme. La combustion de sa confiance avait laissé place à la crainte de devenir une possession et le sel de ses larmes avait empêché la floraison de ses sentiments. J'avais essayé pourtant, tant de fois, de proposer des baies à ses moutons, que j'avais ramassé avec la plus grande attention dans le but qu'ils puissent libérer rien qu'une once de confiance. Mais les moutons faisaient demi-tour, la bergère buvant son thé passait à autre chose et mon amour, rejeté, repartait se loger dans mon cœur. Peut-être que pour les moutons blancs de la bergère, malgré les fruits que j'avais à leur donner, je n'étais qu'un prédateur. Et bien que la jeune femme semblait m'apprécier, elle n'était peut-être pas prête à ce qu'un homme ait l'opportunité de tacher la robe blanche et pure de son troupeau.